

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain MAQUIGNAZ

Hommage à Louis Broquet :
Nos souvenirs montent du cœur

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1955, tome 53, p. 72-77

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Nos souvenirs montent du cœur

C'est une entreprise très périlleuse que de vouloir parler d'un mort. La difficulté que l'on éprouve à saisir par approximations l'âme des vivants est immense, mais que dire lorsqu'il faut parler de l'âme libérée de ceux qui, « défunts », se sont acquittés à jamais du devoir de vivre ?

Quand nous nous y sommes décidé, nous sommes resté longtemps devant la page blanche, saisi de terreur devant la perspective de la couvrir de mots absolument impropres à dire tout ce que nous ressentons, alors que notre sentiment est encore à coup sûr très au-dessous de ce qu'il conviendrait d'écrire.

N'écoutons que nos souvenirs et notre cœur.

Nous avons connu le chanoine Broquet en 1917.

Nous venions de faire l'examen pour entrer en Principes. Petit montagnard perdu dans le grand Collège de Saint-Maurice, nous avons été « pris en main » par M. le chanoine Gianetti, qui était alors surveillant principal de la section des « Petits ». Son coadjuteur était le chanoine Broquet. Ce fut lui qui dirigea la promenade du premier jour, par Massongex, la route de Daviaz et retour par les sentes de la forêt.

D'une voix très douce, il avertit sa petite troupe :

— D'habitude, le surveillant conduit la promenade à coups de sifflet. Mais je n'aime pas cet instrument. Deux anciens se mettront en tête ; il ne faudra pas les dépasser. Je reste derrière vous.

Peu après, on apprit que M. Broquet n'aimait pas le bruit. Il ne fallait pas en faire ni l'obliger à crier. Moyennant quoi, tout irait bien avec lui.

Tout alla bien, en effet, sauf un jour où quelques écervelés se mirent à faire les fous dans la partie du dortoir qui incombaît à sa surveillance. Il apparut tout à coup sur le seuil de la cabine où il se tenait et dont la lumière voilée ne s'éteignait que fort tard dans la nuit. Le silence fut instantané. Il n'y avait plus que des visages innocents enfouis au creux des oreillers. La lumière s'éteignit : tout était rentré dans l'ordre.

Mais le lendemain, à l'étude du matin, il déclara :

— Tous les élèves de mon dortoir se trouveront ici à 1 heure cet après-midi.

C'était un jeudi. L'après-midi se passa en travaux et pen-sums : il n'y eut pas de relâche jusqu'à l'étude du soir. Un élève du dortoir de M. Gianetti, qui n'était pas puni, crut intelligent d'aller distraire ceux qui accomplissaient leur peine. Avec son livre et ses poings, le chanoine Broquet lui infligea une correction à laquelle il ne s'était pas attendu...

Nous avons tous passé dans la salle de répétition du rez-de-chaussée pour le recrutement du chœur qu'il dirigeait. Il fit la première répétition de plain-chant.

— Ce n'est que pour une fois, nous dit-il. M. Cornut, qui dirigera le chant grégorien, fera de grands gestes. Moi je n'en fais que de petits. Alors regardez-moi, je vous en prie.

Tout cela pour dire ce que nous percevions alors déjà, mais que nous sûmes mieux plus tard.

M. Broquet était sensible et nerveux. Il accomplissait sa tâche avec minutie et sans récrimination. Nous ne savions pas très bien comme nous le fatiguions. Mais il était bon, ne se plaignait jamais, que nous eussions remarqué.

Il devait un jour nous avouer que lorsqu'il devait sévir, il en était malade.

Or il faisait, deux fois par semaine avec les « Petits », et guère moins avec les « Grands », les répétitions de chant polyphonique qui lui mettaient les nerfs à nu.

Amoureux de perfection comme il l'était, froissé par toute hésitation ou inexactitude, épris de la nuance que nous ne ressentions pas, il devait souffrir le martyre durant ces exercices.

Le Chœur mixte dirigé par lui atteignit, quelques années plus tard, un niveau jamais connu jusqu'alors, et qui faisait l'émerveillement des musiciens de l'extérieur. En Valais, il fut un exemple. Il n'est pas douteux qu'il donna, en se produisant dans les concours, l'élan nécessaire aux progrès que l'art choral a accompli dans notre canton.

Mais on ne sait pas quel douloureux enfantement ce fut pour celui qui, après le fameux concert de la Chapelle Sixtine dans l'église abbatiale, s'était donné la mission de conduire le chœur confié à ses soins sur la même voie, sinon tout à fait au même point, avec un matériel vocal sans cesse changeant,

des voix d'enfants qui muaient quand on commençait à pouvoir en tirer quelque chose, des voix d'hommes qui n'étaient pour la plus grande part que des voix d'adolescents mal formées du point de vue organique... Quand un ténor ou une basse donnait autre chose que des promesses, il quittait le collège, ayant terminé ses études. Il y avait, il est vrai, un élément plus stable : les chanoines et, parfois, quelques éléments recrutés au dehors du collège. Mais le gros de la troupe était formé de ce que le maître Auguste Sérieyx devait appeler « l'infirmerie et les invalides ».

M. Broquet réussissait à en tirer quelque chose. Et quelque chose qui, à la longue, devait faire impression.

On le complimentait alors. Lui, qui savait cependant se montrer très indulgent envers ceux qu'il dirigeait, ne trouvait jamais que c'était assez bien.

— Non, ce n'est pas « ça », disait-il.

Une auditrice s'avisa une fois de proférer que le Chœur du collège chantait mieux que la Sixtine. On le rapporta à M. Broquet.

— De tels jugements, disait-il, me font mesurer la gravité de l'échec. C'est à vous dégoûter de faire venir la Sixtine et de faire chanter le collège !

Un peu plus tard, cependant, à l'occasion de la Fête cantonale de Martigny, Gustave Doret écrivait, lui aussi, dans la *Gazette de Lausanne* — mais en nuançant son jugement — que les exécutions du Chœur mixte de Saint-Maurice lui rappelaient celles de la Chapelle Sixtine.

— C'est peut-être un excès de bienveillance, disait le chanoine Broquet. Mais ça fait quand même plaisir. Parce que lui, au moins, il s'y connaît...

Et un jour que nous lui disions, après avoir entendu ce Chœur du Collège, que nous l'avions trouvé « épatant » :

— Ce qui m'épate, moi, nous dit-il, c'est quand j'entends des sociétés de village qui chantent comme quelques-unes le font. Parce que ce serait tout de même le comble si des étudiants, dont la formation « entre autres musicale » nous est confiée, n'arrivaient pas à chanter aussi bien que les gens de la campagne !

Tel était M. Broquet, cherchant toujours une plus grande perfection et ne se reposant jamais sur les résultats relativement satisfaisants qu'il avait obtenus. Tenace dans l'effort,

ne se décourageant pas ou, plutôt, se relevant sans cesse de ses découragements. Modeste dans le succès, heureux de l'estime qu'on lui témoignait quand il la jugeait fondée et surtout sincère, mais rabaisant toujours le compliment au degré qu'il jugeait convenable ; ne s'en autorisant jamais pour croire que « c'était arrivé ». Rien en lui, absolument rien de cette vanité que, si l'on nous permet d'être un peu franc, c'est-à-dire méchant, nous considérerions volontiers comme l'apanage — non exclusif pourtant — des ecclésiastiques et des musiciens ; il était cependant l'un et l'autre. Plus que cela, l'éloge qu'il trouvait outré le blessait comme une injure ou comme une marque de sottise.

Le maître qu'il a été, l'homme parmi d'autres hommes, était trop charitable pour mépriser les sots, mais trop intelligent et trop sensible pour priser la sottise.

Tout au long de nos études classiques, sauf en cette année où la voix muait, nous avons ainsi connu le chanoine Broquet directeur de chant, compositeur, organiste, mais nous aspirions surtout à le connaître comme professeur de rhétorique.

Nos devanciers disaient :

— Monsieur Broquet a dit que...

C'était le *magister dixit* que l'on ne discutait pas. On discutait bien les avis de tous les professeurs, mais celui du professeur de rhétorique et de littérature française, on le vénérait, on n'osait y contredire, on s'appuyait sur lui pour tous jugements littéraires.

Cette espèce de magie nous a suivis, croyons-nous, hors du collège. Lorsqu'un jour, devenu journaliste, nous apprîmes que M. Broquet lisait assez souvent ce que nous écrivions dans des feuilles éphémères, c'est sans fausse modestie que nous nous sommes écrié :

— Ah ! vous me faites peur !

Le sujet de cette terreur dévoilé, notre ancien maître nous rassura. Dieu sait la part de bonté qu'il y mit :

— Mais non, je vous assure que c'est très supportable. Oh ! sans doute, s'il ne s'agissait pas pour vous d'écrire toujours hâtivement, je mettrais de temps en temps un peu d'encre rouge sous vos lignes. Mais qu'est-ce que ça peut bien faire, si vous êtes parvenu à dire en un langage généralement correct ce que vous aviez à dire !

C'est que nous nous souvenions de notre première composition française en rhétorique.

Avec M. Broquet, nous savions qu'il fallait engendrer dans la douleur les trois ou quatre pages requises. Et après avoir œuvré durement dans les affres de l'enfantement littéraire, on parvenait à 3,5 sur 6. Ce fut notre première note. C'était à la limite du supportable, à la frontière de l'Être et du Néant.

Mais ce fut aussi la condition du progrès, quelle que soit d'ailleurs la médiocrité de la réussite. Or, cela seul importe aujourd'hui ; cela seul importa vraiment toujours.

Non, ils n'étaient pas « séduisants » les cours du chanoine Broquet. Nous dirions plutôt qu'ils étaient mornes si, dans l'absence d'éloquence, on n'avait perçu un peu de cette finesse, de cette subtilité, de cet amour du parfait que ne cessa de manifester notre maître, dans les Lettres comme dans la Musique.

Parfois, pourtant, on se méprenait. Nous mettant en garde contre toutes les modes, contre le snobisme, M. Broquet n'était pas toujours compris.

— J'aimerais bien, nous disait-il, que vous ne lisiez pas trop Ramuz (ou Claudel).

Sur quoi quelque élève, ayant fort mal saisi la nuance, disait un peu plus tard :

— Ramuz (ou Claudel) ne sait pas écrire.

— Qui vous a dit cela ? demandait Monsieur Broquet, absolument ahuri.

— Vous, Monsieur !

— Moi ? Ah ! non, je vous en prie. Il m'arrive peut-être de vous dire des « bœuferies », mais pas de cette taille. Ne m'en prêtez pas, sous prétexte que je suis riche...

Et tout le monde s'égayait, et M. Broquet expliquait patiemment qu'ayant lu des paradoxes de René Johannet dans la revue *Les Lettres*, il nous avait cru assez subtils pour ne pas prendre tout ça comme des vérités premières ; que lorsque nous saurions la syntaxe aussi bien que Claudel et Ramuz, il nous serait permis d'en faire fi, surtout si nous avions du génie comme ces deux messieurs ; que s'il nous avait déconseillé de lire prématurément les œuvres de ces auteurs, c'était que, connaissant notre propension à l'imitation des procédés, il voulait nous prémunir contre la tentation de faire du faux Ramuz ou du faux Claudel (la manie en sévissait déjà en 1924).

On pourrait citer beaucoup d'autres anecdotes. Celle-ci nous a paru digne de mention, parce que l'on a pu croire — et nous sommes persuadé que ce serait faux — à une espèce de refus de suivre l'évolution littéraire ou artistique chez cet homme extrêmement sensible à toute forme nouvelle, mais qui ne cherchait jamais à être « d'avant-garde ». Il aimait le solide, le prouvé, le certain, ce qui ne l'empêchait jamais de suivre avec sympathie les efforts des autres et de travailler lui-même dans le sens des orientations nouvelles. Tel que nous l'avons connu, nous ne serions pas étonné qu'en musique, dans son domaine de prédilection et qui lui était pour ainsi dire connaturel, il se soit efforcé de s'insérer dans une tradition. Mais sans oublier qu'une tradition vivante progresse et qu'il faut y adhérer soi-même au point où on la trouve : ni plus avant, ce qui risque de vous sortir de la tradition, ni plus arrière, ce qui vous prive d'apporter votre contribution au progrès.

Pour les Lettres, nous savons personnellement qu'il n'a jamais boudé les audaces mais qu'il a vite dissipé quelques illusions. Cela ne s'est peut-être guère manifesté dans son enseignement parce que les programmes s'arrêtent toujours quelque peu avant l'époque immédiatement contemporaine, sur laquelle les jugements sont peu sûrs et parce que le maître de littérature doit manifester une extrême prudence avant d'émettre des jugements que l'âge ou la formation de son auditoire ne permettent pas à celui-ci de saisir dans ses nuances.

Nous n'avons guère dit de M. Broquet tout le bien que nous pensions de lui. Il faudrait parler longuement de l'homme, après avoir donné de trop brèves et imparfaites notes sur le professeur de musique et de littérature. Hélas ! cette tâche nous dépasse. A décrire, nous gênerions tout, peut-être. Nous nous contenterons donc d'affirmer avec une sincérité à laquelle nous voudrions bien que l'on croie : des hommes que nous avons connus, nous ne pouvons en citer un seul que nous ayons trouvé plus attachant en dépit de sa réserve.

M. Broquet ? On l'admirait, certes, mais je crois que surtout, nous l'avons, tous, profondément aimé.

Sylvain MAQUIGNAZ

Le Courier, Genève, 1 et 2 décembre 1954.